ALBERT CHAMPDOR

LYON
CITÉ ROMAINE



BIAS
reflet

L+

M.C.

LYON CITÉ ROMAINE

8° Lj 9
8450

Couverture : vue générale du théâtre de Lugdunum.
Photo Philippe Merchez

DU MEME AUTEUR

Aux Editions Payot :

TAMERLAN, *épuisé.*

Aux Editions Victor Attinger :

PALMYRE, *épuisé.*

TERRES ET DIEUX DE SYRIE, *épuisé.*

BABYLONE, *épuisé.*

Aux Editions Albin Michel :

SALADIN, LE PLUS PUR HEROS DE L'ISLAM, *épuisé.* – Edition italienne chez Alda Martello. – Edition allemande chez Deutsche Verlags-Anstalt, Stuttgart.

CYRUS, *épuisé.* – Edition persane, Téhéran. – Edition espagnole chez Aymâ, Barcelone.

LE LIVRE DES MORTS DES ANCIENS EGYPTIENS. Papyrus d'Ani, de Hunefer, d'Anhaï, du "British Museum". – 8e édition – Edition américaine chez Helix Press Book, Garrette Publications, New-York. – Edition allemande chez Otto Wilhelm Barth Verlag, Groupe Scherz, Munich, Zurich, Vienne. – Edition espagnole chez EDAF Ediciones y Distributiones, Madrid.

Aux Editions Seemann, à Leipzig, en allemand :

LES ARTS MESOPOTAMIENS, préface du Professeur Heinz Mode.

LA PEINTURE EGYPTIENNE ANCIENNE. Grand prix 1959 Leipzig du plus beau livre d'art publié en Europe.

En collaboration, chez Hachette :

Alexandre le Grand. LA CAMPAGNE DES INDES.

Aux Editions de Trévoux :

LOUISE LABE, SA VIE ET SON ŒUVRE.

LYON AU XVIIIe siècle.

Aux Editions Albert Guillot :

LA POSSESSION DU BEAU, poèmes.

AU SEUIL DES AUBES MORTES, poèmes, *épuisé.*

BABYLONE ET MESOPOTAMIE, *épuisé.* – Edition anglaise chez Elek Books, Londres, avec préface de Elsa Goult, du "British Museum" ; chez G.-P. Putnam'Sons, New-York ; chez The Ryerson Press, Toronto – Edition espagnole chez Aymâ, Barcelone, avec Notes Préliminaires du docteur J.-M. Millâs Ballicrosa, Catedratico de Lengua y Literatura Hebrae de la Universidad de Barcelona.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

L'ALHAMBRA DE GRENADE
LES RUINES DE PALMYRE, *épuisé.*
L'EGYPTE DES PHARAONS, *épuisé.*
THEBES AUX CENT PORTES, *épuisé.*
L'ACROPOLE DE BAALBEK, *épuisé.* – Edition anglaise, chez Naufal, Beyrouth.
LES CIVILISATIONS DE LA MER MORTE, *épuisé.* – Edition espagnole, chez Aymâ, Barcelone, avec Introduction de Dom Romualdo M. Diza, moine du Monastère de Montserrat.
DELOS, L'ILE D'APOLLON.
LE MONT SINAI ET LE MONASTERE SAINTE-CATHERINE.
DESCRIPTION DE L'EGYPTE, DE NAPOLEON BONAPARTE.
CITES ROYALES EN VAL DE LOIRE.
LES RUINES DE PETRA. – Nouvelle Edition. Librairie d'Amérique et d'Orient, Paris.
CATHERINE DE SIENNE ET SON TEMPS.
LYON PENDANT LA REVOLUTION.
LIVRE D'OR DES LYONNAIS DE HAUT CAQUET.
LES GRANDES HEURES DE BELLECOUR.
LE JOURNAL D'UN LYONNAIS AU XVII^{e} SIECLE.
LES ROIS DE FRANCE A LYON.
VIEILLES CHRONIQUES DE LYON. *Première série.*
VIEILLES CHRONIQUES DE LYON. *Deuxième série.*
VIEILLES CHRONIQUES DE LYON. *Troisième série.*
VIEILLES CHRONIQUES DE LYON. *Quatrième série.*
VIEILLES CHRONIQUES DE LYON. *Cinquième série.*
VIEILLES CHRONIQUES DE LYON. *Sixième série.*
VIEILLES CHRONIQUES DE LYON. *Septième série.*
VIEILLES CHRONIQUES DE LYON. *Huitième série.*
VIEILLES CHRONIQUES DE LYON. *Neuvième série.*
VIEILLES CHRONIQUES DE LYON. *Dixième série.*

Œuvre cinématographique
AU PAYS DE LA BIBLE.

En préparation :
LES TROIS JERUSALEM DE L'ANCIEN TESTAMENT.
LYON SOUS LE REGNE DE CHARLES VI
DELPHES, MIROIR DE LA GRECE
LYON AU MOYEN AGE
HISTOIRE DE L'ILE BARBE

© BIAS 1990
Dépôt légal : 2e trimestre 1990
Imprimé en France
ISBN 2.7015.0441.4
Tous droits réservés pour tous pays

832536 93

ALBERT CHAMPDOR

LYON
CITÉ ROMAINE

BIAS
reflet 912197

Chapitre 1

Les dits de Plutarque.— Des corbeaux comme il y en a partout.— Les uns chassent les autres.— Les rites de la création d'une colonie romaine.— Aqueducs et duumvirs.— Une belle inscription funéraire.— Une maison romaine à Lugdunum.— Des routes bordées de tombeaux.— Les filouteries de Licinius.— Les Monts d'Or du Lyonnais étaient-ils couverts de vignes ?

Il y a plus de deux mille ans un certain natif du pays des Allobroges, peuple celte de la Gaule transalpine établi entre le Rhône, l'Isère et le lac de Genève, dont les centres étaient Grenoble et Vienne, nommé Arar, chassait dans les bois de la région. Il y découvrit par hasard le corps de son frère, Celtiberus, que des bêtes sauvages avaient déchiqueté. Plutarque a raconté la chose dans son *Traité sur les fleuves et les montagnes*. Dans les extrémités où le porta sa douleur, Arar se noya dans une rivière nommée la Brigulus. C'est en souvenir de ce drame qui frappa l'imagination de ses contemporains que ceux-ci nommèrent désormais la Brigulus l'Arar, laquelle n'est autre que la Saône, nom qu'elle conserva jusqu'à l'époque d'Ammien Marcellin, historien latin d'origine grecque qui vivait au quatrième siècle avant notre ère. Et puis l'Arar devint la Sauconna. Chateaubriand se souvint de cette histoire lorsqu'il fait dire à Eudore, dans le V[e] Livre de ses Martyrs : « Après être sorti des Alpes je traversai une partie de la Viennoise. Je remontai l'Arar, rivière bordée de coteaux charmants, dont la fuite est si lente que l'on ne saurait dire de quel côté coulent ses flots. Elle tient son nom d'un Gaulois qui s'y précipita de désespoir après avoir perdu son frère ».

On connait bien l'histoire de la fondation de notre cité sur l'emplacement d'un site qui se nommait, nous rapporte Dion Cassius dans son *Histoire Romaine* en quatre-vingt livres, Lugdunum. Notons au passage que les géographes arabes du VIII[e] siècle la nommaient Loudoun, et que

ce n'est qu'au XIII[e] siècle que Lugdunum se nomma Lion, ou Lyon. Mais rappelons les faits avec Plutarque. Deux frères, Momorus et Atepomarus, rois d'une obscure peuplade gauloise avaient été chassés de leur domaine par un usurpateur. Ayant consulté un oracle, sur son conseil ils s'installèrent avec ceux qui les avaient suivis au confluent de la Saône et du Rhône sur les hauteurs d'une colline dominant le site. Or, tandis que l'on travaillait aux fondements de leur nouvelle bourgade, des centaines de corbeaux vinrent se percher sur les arbres de la colline, les noircissant de leur plumage. Ces plénirostres criards en leurs croassements, se régalant de charognes, étaient, pour les Israélites, des volatiles de très mauvais augure. Pour Moïse ils étaient impurs et sa loi les condamne. Les Grecs, eux le consacraient à Apollon de Délos, le dieu de la Lumière. Ils racontaient que ces oiseaux de malheur furent victimes de la vengeance d'Apollon. En effet une bande d'entre eux était venue jacasser auprès de lui pour lui raconter, à qui croassait le mieux, les infidélités de Coronis, sa maîtresse. Il faut croire qu'Apollon en vit de toutes les couleurs car, après avoir ouï tant de noirceur sur le comportement de sa maîtresse, il la tua. Et aussi il punit les oiseaux délateurs en les faisant, de blancs qu'ils étaient, des oiseaux noirs. C'est pourquoi, depuis ces temps des Antiques, les corbeaux sont noirs.

Momorus et son frère, et les Celtes avec eux, n'avaient point les mêmes idées que les Grecs sur les corbeaux. Lorsqu'ils les virent si nombreux se presser sur la colline, ils considérèrent que cette curiosité des charognards était de fort bon augure. Et, pour perpétuer cet événement, ils nommèrent la colline Lugdunis, car lugus en langue celtique signifie « corbeau », et « dunus » lieu éminent. Antoine Péricaud, dans son ouvrage *Documents pour servir à l'Histoire de Lyon,* a noté qu'il faudrait « plusieurs volumes pour recueillir toutes les dissertations qui ont été faites sur l'origine du mot « Lugdunum ». Nous ne savons pas grand'chose, écrivit Jacob Spon, sur cette origine. Pour ma part, sans opter pour un clan ou pour l'autre, je me contenterai de la version de Clitophon, auteur grec, qui prétendait que le corbeau, lugu en celte, était par excellence l'oiseau divinateur chez ce peuple indo-européen qui savait si bien travailler le métal, l'or et le bronze. Ce qui est peu connu c'est qu'il y avait, au IX[e] siècle, dans le Nord de l'Europe, dans la Germanie II, une ville qui se nommait Lugdunum Batavorum, aujourd'hui Leyde en Hollande, patrie de

Rembrandt. Et puisque nous parlons de corbeaux, ces corneilles à charognes des gloses en vieux breton, gallois, cornique ou armoricain, de ces volatiles noirs d'origine indo-européenne, nous notons que E. Desjardins, dans sa *Géographie de la Gaule romaine,* signale que cet oiseau criard figure sur un plomb de la douane romaine trouvé à Lyon dans les vases de la Saône, aussi sur un denier d'argent à l'effigie de l'empereur Albin, et sur un médaillon en poterie sigillée, croassant en face du génie protecteur et tutélaire de Lyon, « lequel est figuré debout, tenant une corne d'abondance de la main gauche ». La définition de Lugdunum que nous préférerions serait celle de M. Allmer : la *Montagne Lumineuse :* « Lugdunum, écrit-il, serait l'équivalent de *clarens* ou *lucens mons* et devrait sa dénomination à sa principale colline dominant tout l'horizon et présentant au soleil tous ses aspects. » Voilà qui expliquerait pourquoi Sénèque écrivit ces deux beaux vers, tandis qu'il contemplait la colline de Fourvière autour de laquelle planaient les corbeaux :

Je vis au pied d'un mont doré par l'Orient
Deux fleuves réunis en un large torrent...

Le corbeau, honni par Apollon, adulé par les Celtes, figure, les ailes éployées et perché sur un muffle de taureau, sur les monnaies des Ségusiaves. Les Grecs, comme les Romains, avaient du goût pour les symboles parlants, pour les rébus onomastiques. Rappelons que, sur leurs monnaies, les Phocéens représentaient un phoque, ou veau marin, beau spécimen de la tribu des amphibies ; les gens d'Ancône se contentaient d'un bras plié, ceux d'Oenoë d'une grappe de raisin ; les habitants de Rhôdes avaient choisi la rose ; ceux de Clazomène le cygne, ce lamellirostre des régions boréales qui, selon les Antiques, chante avec suavité au moment de sa mort, ce qui surprendra plus d'un lecteur qui conserve peut-être dans ses oreilles le glapissement rauque de ses roucoulades. Il faudrait tout un volume pour évoquer ces rébus parlants et ces rébus onomastiques. Revenons à notre corbeau des monnaies de Ségusiaves, ailes éployées et perché sur un muffle de taureau. « Ce n'est pas sans intention, écrit Steyert, que le corbeau est perché sur une tête de taureau. En effet, si on examine l'aspect de la colline de Fourvière dans sa configuration générale, avec son plateau triangulaire, d'une part s'allongeant, de l'autre formant une surface plus carrée et flanquée de deux saillies qui

s'en détachent, l'une en avant de Saint-Just, l'autre dans les Carmes-Deschaux, et lui forment de véritables cornes, si l'on remarque ces particularités, on ne peut s'empêcher de reconnaître une certaine analogie entre le plan de la colline et une tête de taureau vue de face ». Ajoutons à cette remarque l'interprétation de ce symbole que nous donne le savant épigraphiste A. Allmer qui croit que le bucrâne au corbeau des Ségusiaves symbolise par ses cornes les deux rivières qui se réunissent au pied de la colline de Fourvière. Ces bucrânes, on les retrouve souvent au coin des autels et dans les métopes des temples grecs.

Au temps de Jules César le Rhône et la Saône avaient leur confluent tout au pied de la colline de la Croix-Rousse. A la place de la longue presqu'île lyonnaise actuelle, il y avait de nombreuses petites îles, souvent submergées par la montée des eaux, broussailleuses, couvertes de joncs et d'osier. Vers le quai Saint-Vincent et, en face, dans l'étroite plaine du quartier Saint-Paul, il n'y avait alors que quelques cabanes de pêcheurs, et, sans doute, un petit village fortifié, un oppidum ségusiave. Les Ségusiaves n'avaient point de ville. C'étaient des paysans qui menaient paître leurs troupeaux de porcs ou de bœufs dans les clairières des forêts qui couvraient leur pays. Ils habitaient des chaumières isolées aux toits de branchages et de paille, situées au bord des cours d'eau ou à la lisière des forêts. Çà et là, sur des éperons de collines, ils avaient élevé des *oppida*, entourés de petits murs en pierres sèches où ils se réfugiaient, en cas de danger, avec leur famille et leurs troupeaux. Mais, il faut bien le dire, après avoir tracé ce portrait bucolique de leurs ancêtres, les Ségusiaves étaient aussi belliqueux, comme la plupart des Gaulois d'ailleurs. Des esclaves travaillaient leurs terres, ramassaient dans le Rhône et la Saône les roches pleines de pépites d'or entraînées par les rivières, aux dires non point des corbeaux mais des chercheurs d'or de l'Antiquité. L'industrie principale de cette tribu celte, rappelons-le, c'était la guerre. La guerre aux voisins, aux amis, aux étrangers. C'était pour eux la plus belle expression de leur condition d'hommes libres. Leur religion n'est point apaisante : elle inspire des terreurs mystérieuses, la sainteté des actions cruelles. Disons qu'ils furent les Scythes de nos contrées. Comme le faisaient les envahisseurs du Caucase, avec lesquels ils avaient un certain temps vécu avant d'être chassés de leur territoire, ils enterraient leurs



JULES CESAR, 100-44 AVANT J.-C.
ROME, MUSEO CAPITOLINO. - PHOTO ANDERSON/VIOLLET

chefs selon des rites millénaires, dans l'ordre, avec leurs armes, leurs chevaux, leurs trésors, leurs épouses préférées. On avait déjà vu celà à Ur en Chaldée. Ce sont leurs druides qui introduisirent dans les Gaules la caste des sacrificateurs des cultes phéniciens, les « eubages ». Ceux-ci immolaient leurs victimes humaines, parfois des enfants, comme à Tyr ou à Sidon, pendant les calamités. Leurs Dieux, Hésus, Teutatès, étaient aussi cruels que les dieux phéniciens Melkart ou Baal. Leurs magiciennes, vierges comme les Vestales de Rome, assistaient, toutes nues et une torche à la main, le corps teint en noir, pendant la nuit, à de mystérieuses orgies qui les mettaient en transes. Leur peuple croyait qu'elles étaient immortelles. Ce sont peut-être elles qui ont transmis leurs pouvoirs bénéfiques aux fées de nos enfances.

Et puis l'Histoire suivit son cours. Résumons les événements. En 218 avant notre ère Hannibal, venant d'Espagne, traverse nos régions pour se rendre en Italie. Les Ségusiaves le voient passer avec effroi, tapis dans leurs bourgs fortifiés, avec ses redoutables cavaliers carthaginois, ses éléphants de guerre portant des forteresses garnies de soldats. Elevé dans la haine de Rome par son père Hamilcar Barca, il envahit l'Italie et connaît les victoires célèbres dans l'Antiquité du Tessin, du lac Trasimène et de Cannes. Il ne sut pas profiter de la terreur qu'il inspira aux Romains dont la cité ne fut point par lui vouée à la destruction comme il en avait l'intention lorsqu'il était parti de Carthage pour la conquérir, en passant par l'Espagne et les Gaules. Pour la petite Histoire notons que les Romains durent se réjouir en apprenant, quelques années plus tard, qu'il se donna la mort, après la chute de Carthage, conquise par Scipion l'Africain, avec un poison qu'il portait toujours sur lui dans une bague pour ne pas être livré vivant aux Romains. Telle fut la fin d'Hannibal. Au début du III^{e} siècle avant J.C. les Romains, en guerre avec nos voisins les Allobroges, envahirent leur territoire et le bassin du Rhône le jouxtant. Plus tard les Cimbres et les Teutons pénètrent dans nos régions après avoir battu les Romains en Styrie, en Autriche, et traversé l'Italie. Les Ségusiaves, nos ancêtres, ne purent que s'inquiéter de ce nouveau déferlement de hordes étrangères qui ne laissaient après leur passage que ruines et désolations. Cinquante ans plus tard les Eduens, peuple le plus puissant de la Gaule avec les Arvernes, qui s'était établi entre la Loire et la Saône dans une partie du Nivernais et de la Bourgogne, virent s'installer sur les rives de la Saône les